

MES PREMIERS PAS DANS LA VIE

À six ans, je fais ma première rentrée scolaire à l'école communale Châteaudun. Ma présence y dure à peine trois mois : je contracte une mauvaise bronchite ou pneumonie qui traînera pendant presque tout l'hiver. Le médecin de famille qui m'avait mis au monde, le Docteur Louis Fafet, emploie pour me soigner les moyens alors connus : enveloppements contre la fièvre, sinapismes à la farine de moutarde comme révulsif, sirop à base d'eucalyptus. Les antibiotiques ne seront opérationnels que vingt ans plus tard.

Le premier octobre 1930 — je vais avoir sept ans —, j'arrive au lycée rue Frédéric Petit pour entrer en onzième, la classe enfantine. Je suis en retard d'un an par rapport aux autres. Heureusement mes parents ont pallié ce retard en m'apprenant à lire et écrire couramment, et trois mois plus tard je passe en dixième. Mais l'essentiel, c'est le contact que j'ai pour la première fois avec d'autres enfants, garçons et filles, car ces classes élémentaires sont mixtes.

Je ne suis pas à l'aise, j'ai tendance à m'isoler. Il me faudra du temps pour nouer quelques contacts et participer aux jeux. Cependant, plus de quatre-vingts années plus tard, je conserve encore un souvenir un peu nostalgique de ces locaux sobres, ternes où en dehors du tableau noir au mur, avec sa boîte à craies et son chiffon, de l'estrade d'où le maître

dominait les élèves, des bureaux d'écoliers dont, avec leur rainure pour les crayons et le trou pour l'encrier en faïence, rien ne ressortait. Je ressens encore l'odeur un peu âcre des crayons de bois à mine graphite que nous utilisions beaucoup.

La qualité de l'enseignement qui nous était donné va contribuer à me faire rapidement prendre goût à la classe et aux récréations. Nous avons en neuvième et septième un couple d'instituteurs (on ne disait pas professeurs des écoles) qui avaient un sens aigu de leur mission d'instruction et d'éducation. Il faut reconnaître qu'ils n'étaient pas confrontés à l'ampleur et à l'acuité des problèmes actuels.

Ils n'en demeuraient pas moins des êtres humains, et avec l'espièglerie des gamins de notre âge, nous observions que le mari, enseignant en septième, n'était pas insensible au charme de sa jeune collègue de la huitième avec laquelle il bavardait pendant les récréations...

Ces quatre années du primaire se passent bien, sans fait notable. En classe, je me suis fait un petit groupe de camarades pour jouer. Mais jamais je ne serai invité chez l'un d'eux, pas plus qu'ils ne seront invités à la maison.

Avec le certificat d'études, nous avons tous acquis les bases essentielles pour passer dans le secondaire.

C'est une vie bien réglée que je connais à la maison, sans pour autant m'ennuyer. Un jeu de construction en bois, mais surtout les coffrets de Meccano m'occupent beaucoup : en suivant les plans fournis ou en imaginant, je construis des

voitures, des grues et même une machine à vapeur. Je reçois le jeudi — jour de repos à l'époque — un numéro de « Benjamin », un hebdomadaire pour les jeunes, et le soir, dans mon lit, je ne peux — déjà ! — m'endormir sans avoir lu quelques pages. Je découvre ainsi progressivement George Sand, Erckmann-Chatrian, puis Jules Verne et d'autres (et même Victor Hugo dont je lirai la version intégrale des Misérables). Les petits livres d'enfants ne m'ont pas laissé de souvenirs.

Je fais mes devoirs dans la cuisine sur un coin de la table, sous l'œil de ma mère. Pour m'aérer, surtout l'été, je profite du jardin où je rencontre occasionnellement ma grand-mère maternelle qui occupe la maison mitoyenne, mais chez qui je n'irai jamais, ne fût-ce que pour prendre un goûter. J'ai aussi la compagnie de Suzy, notre chienne de race berger allemand, une bête douce et affectueuse.

Dans cette uniformité, il y a cependant un souvenir qui ressurgit avec une certaine précision. Il illustre un aspect d'un mode de vie qui a connu une mutation profonde : ce sont les voyages que, deux fois par an, à Pâques et à la Toussaint, je faisais avec ma mère. Il s'agissait — après messe et avant vêpres — d'aller fleurir toutes les tombes familiales de Licourt, ce village du Santerre détruit en 1916, un peu perdu au milieu de centaines d'hectares consacrés maintenant à la culture extensive. On partait donc de bon matin prendre à la gare du Nord d'Amiens, un antique omnibus qui s'arrêtait scrupuleusement à toutes les stations de la région : deux heures pour faire environ cinquante kilomètres. Une locomotive à vapeur tractait des wagons en bois, non chauffés, aux sièges non rembourrés et dont chaque compartiment était accessible par une porte

donnant sur la voie. Je pense quand même qu'il y avait alors, sur d'autres lignes, du matériel plus confortable et plus performant.

Un peu plus tard, pour de plus longs voyages, sur lesquels je reviendrai, je retrouverai la même réalité des locomotives à vapeur, chauffées au charbon, pelletées du tanker au foyer par un homme torse nu et ruisselant de transpiration devant la gueule rougeoyante de la machine. C'était un métier de bagnard – Émile Zola l'a décrit – qui justifiait alors une retraite anticipée. Le T.G.V. était encore loin...

Le confort domestique n'était pas moins rudimentaire : les premiers « Frigidaire », une marque américaine, faisaient tout juste leur apparition, les récepteurs de T.S.F. commençaient à se démocratiser, les premiers lave-linge étaient des monstres de volume, de poids et de bruit. Lave-vaisselle et micro-ondes étaient inconnus. Et l'on vivait quand même !